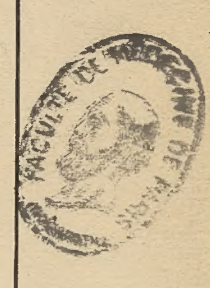
LES VIEUX HOPITAUX FRANÇAIS


La Charité.



LA CHARITÉ

par

PIERRE CHAMPION


BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
157
Exclu du Prêt
C

LES VIEUX HOPITAUX FRANÇAIS

LA CHARITÉ


La Charité.



PAR

PIERRE CHAMPION

ÉDITÉ PAR LES LABORATOIRES CIBA
103-117, Boulevard de la Part-Dieu
LYON
1937





GUSTAVE DORÉ
ESCULAPE RECEVANT LES HOMMAGES DES MÉDECINS.

C'EST aujourd'hui un vaste chantier, une excavation qui s'ouvre rue Jacob et se prolonge en bordure du boulevard Saint-Germain. Ici s'élevait le plus ancien hôpital de Paris (1612), après l'Hôtel-Dieu naturellement, la Maison Dieu, sortie de Notre-Dame de Paris et dont l'histoire merveilleuse se confond avec celle de la Cathédrale et du chapitre. Celle de la Charité est non moins admirable, illustrée d'aussi belles traditions. Mais l'Hôtel-Dieu de Paris demeurera le grand hôpital surpeuplé où l'on abrite, où l'on console, où le pauvre et le vieillard connaîtront un passager repos, le plus souvent avant celui définitif du cimetière, car à l'Hôtel-Dieu on mourut beaucoup. La Charité fut la maison du progrès, où l'on mit à profit les leçons de l'expérience. Que de méditations s'offrent à l'esprit devant le grand chantier, où la terre vierge de PARIS apparaît avec sa glaise et son sablon primitif, là où vont s'élever d'importantes annexes de l'Ecole de Médecine, une forteresse de la science, ciment, briques, fer et glaces qui va dominer notre vieux quartier, le traditionnel VIe arrondissement.



La première cour de La Charité.

C'est une forme du progrès, une nouveauté qui paraît sans doute agressive. Certains regretteront les trois cours plantées d'arbres du vieil hôpital, l'ancienne salle de garde, qui servait de vestiaire, très artistique, le corps de Logis Louis XIII et les bâtiments qui ont entendu l'enseignement de Corvisart et de Pasteur, dont une partie a été sauvée.

Ces épaves, les tableaux, le mobilier, les faïences et les pots de pharmacie, conservés au Musée de l'Assistance, raconteront la belle légende de la Charité, en latin *caritas*, qui signifie amour, désintéressement.

La noble histoire, celle de la foi et de la science, demeurera un enseignement muet. Qui penserait d'ailleurs que dans notre France, pays d'invention, de progrès libre, où l'on n'a jamais reproduit servilement, où l'on adapte, où l'on créé, quelque chose doive être fixé pour l'éternité? Ce qui est souhaitable de retrouver *in æternum*, c'est l'esprit avec la noble leçon du cœur et de l'illumination qui doit survivre aux pierres qui ne sont plus. Puissent les matériaux nouveaux être un jour chargés à leur tour d'une noble légende.

Voici celle de la Charité, qui appartient vraiment à PARIS. Car partout où l'on se penche sur ce sol miraculé, c'est pour retrouver quelque trésor sacré du cœur, de la science et du beau.

*
* *

Ce vaste terrain que les ouvriers viennent de fouiller et de rendre vide, comme il pouvait l'être au temps de François Ier, est celui que nous montre, vers 1533 par exemple, la gouache conservant le souvenir de la vieille tapisserie reproduisant l'image de la Ville de Paris. Elle se termine en biseau, avec la petite Seine qui longe les remparts, et baigne les pieds de la Tour de Nesle. Nous sommes ici hors du quartier de l'Université, dans des prairies, sur le Pré-aux-Clercs. Hors de Paris aussi s'élève la vieille Abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui domine de ses trois tours une petite enceinte fortifiée, entourée de fossés pleins d'eau, et le faubourg où demeurent, dans une sorte de village, les anciens colons qui ont cultivé les terres de l'antique monastère, et quelques gens de métier qui n'ont pu se loger dans Paris surpeuplé. Leur paroisse est Saint-Sulpice; elle fut plus anciennement cette chapelle Saint-Père (Saint-Pierre), la maladrerie qui donnera son nom à la rue des Saints-Pères, non loin d'une voirie, c'est-à-dire d'un dépôt d'ordures, haute comme une colline, et sur laquelle tournait un moulin à vent. Au pied de la voirie, on déposera les corps des premiers Réformés.

De là jusqu'à la Seine, c'est la prairie, les champs où les étudiants jouent au ballon, là où s'écoulent les ruisseaux qui baignent les fossés de l'Abbaye. Un arbre, des buissons, les seules ruines d'une construction, dite sur le plan de la

tapisserie : *L'Hostel Dieu Neufve*, sont les seuls éléments qu'on y entrevoit.

Ce dernier témoin est un signe précieux, répondant à l'appel du grand cœur de François Ier. Car il porte déjà le nom de la Charité, « l'*Ostel de la Charité près Paris et hors de la porte Saint-Germain-des-Prés* ».

Tous ces mots sont ici précieux.

Ils nous indiquent déjà le souci d'établir un hôpital, une annexe de l'Hôtel-Dieu, non pas dans Paris, mais dans la solitude, cet établissement devant être destiné à recevoir les pestiférés, c'est-à-dire les malades d'un mal endémique qui ravageait autrefois les villes dans la période des grosses chaleurs.

Pour cette *Charité* ou *Sanitat* (1), François Ier a donné 10.000 livres, une grosse somme afin que les pestiférés ne fussent pas logés avec les autres, à l'Hôtel-Dieu. On acheta trois pièces de terre, on commença l'édifice dont le savant abbé de Saint-Germain-des-Prés, Guillaume Briçonnet, posa la première pierre, le 2 juin 1520. Et l'argent manqua !

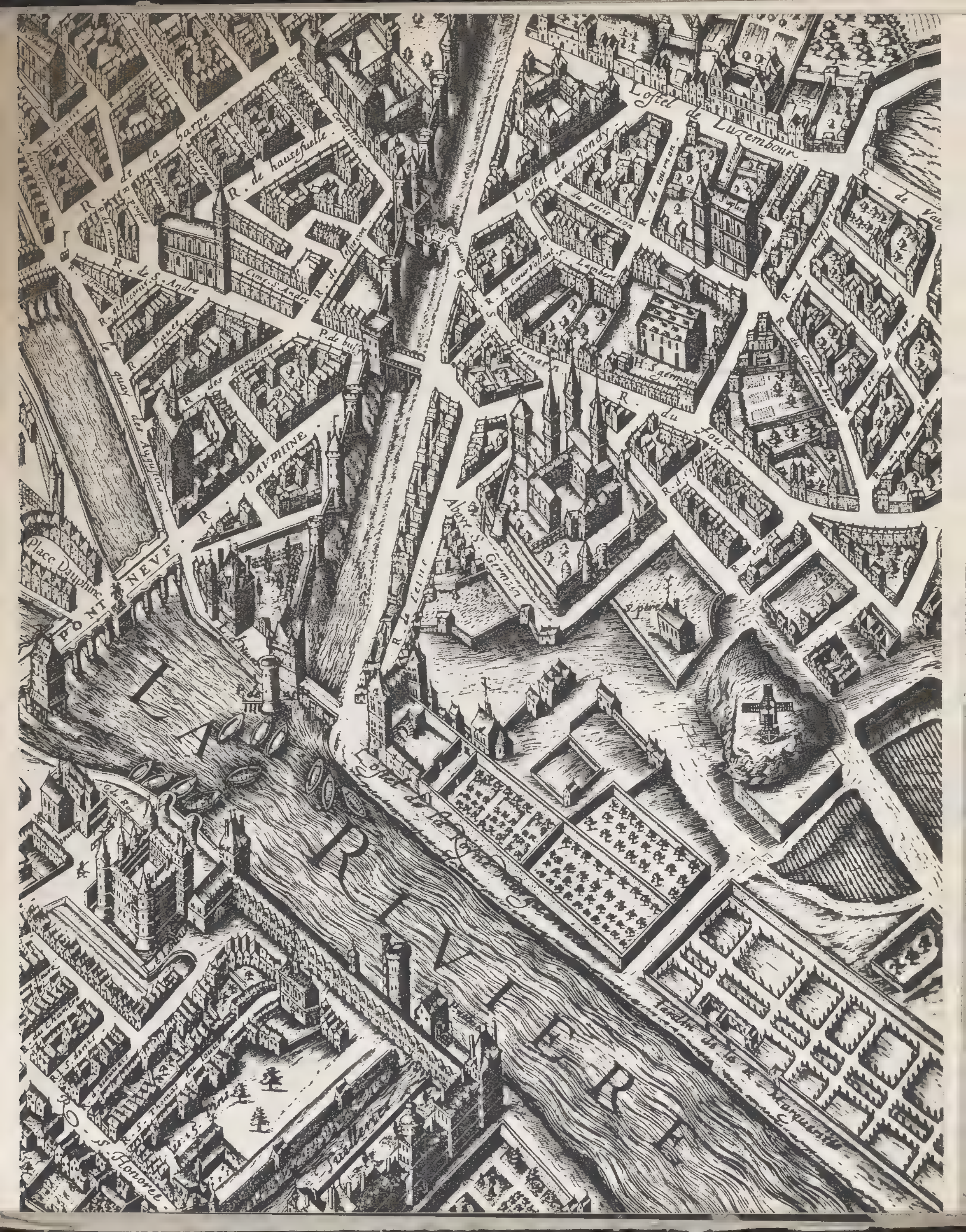
Il faut savoir que les moines de Saint-Germain ne voyaient pas avec faveur un hôpital dans leurs parages. Les gens du quartier le démolirent petit à petit. Le bâtiment commencé devint une masure, un hôpital fantôme qui trouva un abri passager dans l'hôtel de Jean Bouyn, au coin de la rue de Seine et du « Port Malaquest », car on ne disait pas encore, abusivement, le quai Malaquais.

Il arriva qu'en 1600, Henri IV épousa la Banque de Florence et la grosse banquière : 600.000 écus, vingt-sept ans, une taille majestueuse, le blond de la Maison d'Autriche, la piété de l'Espagne, la gaieté de l'Italie. C'était Marie de Médicis, qui ne savait qu'un peu de français, et vint s'installer au Louvre ayant quitté le Palais Pitti. Simple et pieuse, la fille du grand duc de Toscane ne voyait que par les Italiens. C'est ainsi qu'en 1601, elle fit venir de Florence le père Jean Bonelli, et trois frères de l'ordre de Saint-Jean de Dieu, avec la mission de fonder un hôpital sous le vocable Saint-Jean-Baptiste de la Charité, qui devait devenir la Charité.

Henri IV délivrait, au mois de mars 1602, les lettres patentes scellées de cire verte :

> « *Nous avons par le rapport et bon récit de la Reine, nostre très chère et très aimée compagne et épouse, été assurez et informez de la singulière piété, dévotion, soin et affection envers les pauvres, des religieux de la Congrégation du dévôt Jean de Dieu, approuvée, confirmée et autorisée de l'autorité de nostre Saint Père le pape, et établie tant à Rome qu'es autres plus notables villes de l'Italie. et le bien et utilité que reçoit le public des villes ou leurs hopitaux sontja fondez, pour être leur principal soin... retirer, nourrir, traiter, panser, médicamenter, et faire enterrer les pauvres, et autres œuvres pieuses et charitables...* »

Ci-contre : LA CHARITÉ, EMPLACEMENT DE LA CHAPELLE ST-PÈRE. PLAN VISSELIEU DIT NICOLAY, 1609.



Lostel de Luzembour
Lostel de gondy
R. de la harpe
R. de hautefueille
R. de S. Andre
R. des Augustins
Le quay des Augustins
R. DAUPHINE
Place Dauphine
PONT NEVF
LA RIVIERE
R. du four
R. S. Germain
R. du petit lion
R. de Vau
Abaye S. Germain
S. Honoree

Or, ces pauvres étaient nombreux à Paris. Aussi, répondant à l'humble prière de son épouse, Henri IV avait agréé Jean Bonelli comme vicaire général de la Congrégation, et approuvé le choix de la Maison fait par la reine (2).

Mais il arriva qu'en 1606, une ex-reine, dont le mariage avait été annulé en 1599, Marguerite de Valois, la reine Margot, sortie de sa retraite d'Auvergne redevint parisienne. Après une vie donnée à l'aventure et à la passion, la fille des Valois, à cinquante-trois ans, fière de son sang, toujours reine par l'esprit, la fantaisie et sa foi catholique, allait s'installer en face de son ex-époux et de la banquière du Louvre, faisant construire le petit palais de la rue de Seine. Il sera prolongé par les jardins qui s'étendront le long du fleuve, parallèlement à ceux des Tuileries. La chose, merveilleuse et éphémère, bouleversa le quartier (3). Le plan cavalier de Nicolay, mieux que toute description, nous montre l'aspect si curieux du quartier d'où émergent maintenant quatre petits palais : L'hôtel de M. de Nevers, l'hôtel de la reine Marguerite, qui vient de tomber aux mains de ses créanciers, le Palais Abbatial, l'hôtel de Luxembourg.

Que devint, en cette aventure, la vieille Charité délogée par Marguerite? Elle émigra encore, pour trouver enfin, un peu plus loin, l'asile où elle fonda sa renommée, unissant à la Science la Charité (4).

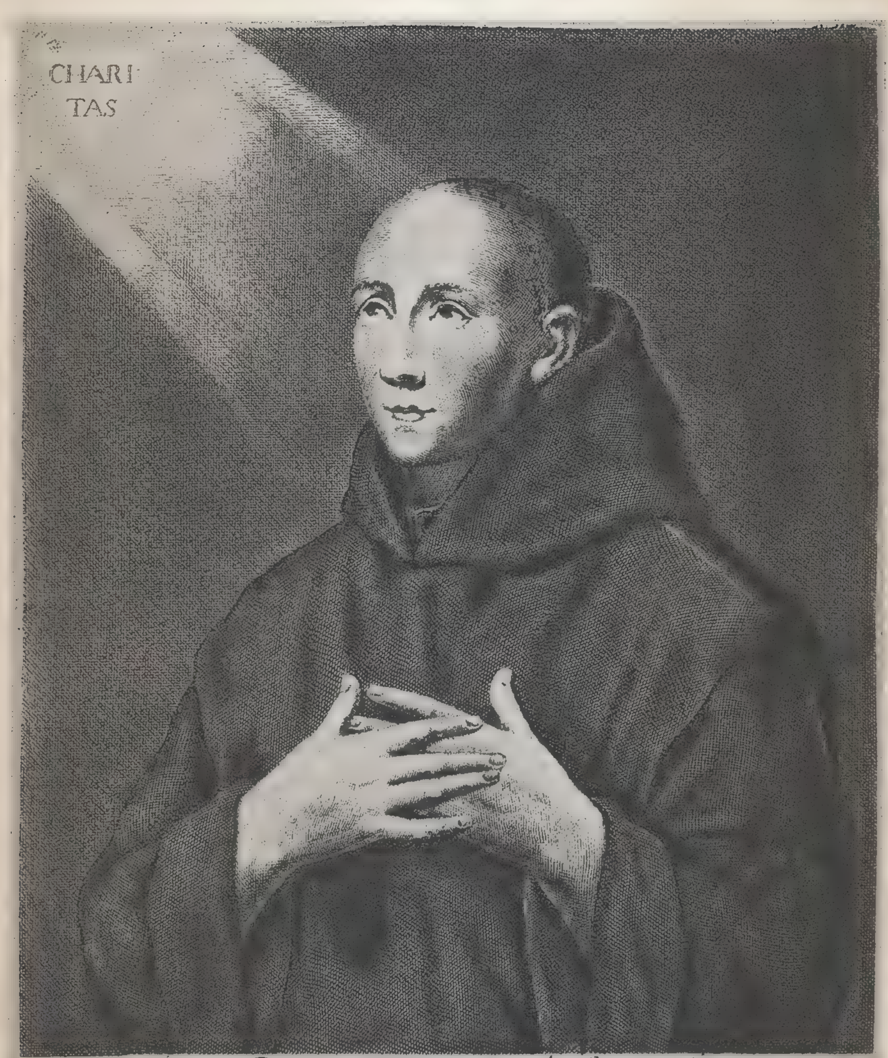
Pendant quelques années d'ailleurs, les nouveaux venus, les italiens, seront des suspects, aussi bien pour les paroissiens de Saint-Sulpice, que pour les religieux de Saint-Germain-des-Prés, les habitants du faubourg et même les frères de l'Hôtel-Dieu. Mais, si au témoignage de Palma Cayet, on nomma ces étrangers *Fratti ignoranti*, on convenait qu'ils connaissaient des remèdes pour toutes les maladies. Ces modestes acceptaient, et même prenaient ce nom « d'ignorantins », tout aussi bien que celui de « frères de la Charité ».

Souples étrangers, ils n'avaient pas à soulever chez nous des querelles pour des mots, mais à se faire connaître des malades qu'ils abritaient, pansaient de leurs mains, leur fournissant la nourriture et les médicaments.

*
* *

Si Notre-Dame a tenu sur son giron l'Hôtel-Dieu, on peut dire que Jean Ciutad, que nous nommons Jean de Dieu, a porté sur ses épaules la Charité de Paris, comme il soulevait son fagot dans la forêt.

Quel homme admirable, et d'une grandeur si simple. Il faut lire sa vie, bouleversante, comme l'écrivit vingt-cinq ans après sa mort, d'après des témoins et la mémoire d'un compagnon, Francis Castro (5), prêtre et recteur de l'hôpital de Grenade que Jean avait fondé.



Le vray Portrait de S.t Jean de Dieu
Fondateur de l'Ordre de la Charité, decedé a Grenade en Espagne le 8.e Mars 1550
et canonisé a Roine par N. S. Pere le Pape Alexandre 8. le 16. Octob.e 1690

Gravé par N Bazin

Né en 1495 en Portugal, enfant abandonné de ses parents à l'âge de huit ans, ou fugitif, misérable petit berger, soldat à vingt-deux ans, servant Charles-Quint au siège de Fontarabie, combattant les Turcs en Hongrie, de nouveau berger en Andalousie, il avait connu tous les dangers, toutes les misères humaines. Or, pansant les chevaux à l'étable du Comte Oropesa, et les voyant gras, beaux, bien couverts, et les pauvres si faibles, langoureux et nus, il se disait en lui-même : « Jean, ne vaudrait-il pas mieux te mettre à panser, gouverner, et repaître les pauvres de Jésus-Christ, plutôt que les bêtes des champs ».

Voir du pays fut son autre folie. Il passe à Ceuta, avec la famille d'un noble exilé portugais. Et comme il avait toujours travaillé de ses bras robustes, il travaillera aux fortifications et aux bâtiments du roi pour nourrir cette famille! Quelle misère encore n'a-t-il pas connue parmi ces ouvriers, si maltraités qu'ils se rendaient parfois à Tétouan chez les Maures, préférant se faire Musulmans.

De retour à Gibraltar, Jean s'agenouille devant le crucifix : Dieu l'a mené au port. Et comme il a toujours peiné et économisé, le voici colporteur de livres, vendant dans les villages des tableaux, des images, des traités de la vie spirituelle et toujours portant son fardeau sur ses épaules. Ainsi il arrive à Grenade, où à quarante-six ans il peut ouvrir boutique près de la Porte Elvina, exerçant son petit trafic. Et là, d'un pécheur, Dieu allait faire un grand pénitent. C'est au jour de la Saint Sébastien, tandis que de la ville haute, Jean d'Avila prêchait le peuple, décrivait les misères du soldat percé de flèches, et la récompense qu'il reçut, que Jean Ciutad comprit tout. La foule le vit s'écrouler à terre, s'arracher la barbe et les sourcils, frapper sa tête contre les murs. On cria au fou. Rentré dans sa boutique, Jean lacéra de ses mains et de ses dents les livres profanes. Il distribua ses Vies de saints, ses vêtements, abandonnant tout ce qu'il possédait excepté sa chemise et son caleçon. Tête nue, pieds nus, il allait dans les rues de Grenade criant miséricorde, pleurant, confessant ses péchés, se roulant dans la fange, sautant comme un égaré. Les enfants couraient après lui, en lui jetant des ordures. Jean s'avançait, présentant à tous, pour la baiser, une grande croix de bois. Mais si quelqu'un lui disait : Baise la terre, fut-ce un enfant, il la baisait, quelque fange qu'il y eût. Même en cette mystique Espagne, les gens de la ville le conduisirent à l'Hôpital Royal où l'on traitait les aliénés. Ici, la principale médecine était le fouet avec les menottes. Jean Ciutad reçut les fers et les coups de corde. La lumière se fit encore en lui, comme à l'étable devant les chevaux gras : « Oh, traîtres ennemis de la vertu, pourquoi traitez-vous si mal et si cruellement les pauvres misérables, mes frères, qui sont en cette maison de Dieu, et en ma compagnie... Oh! qu'il serait bien meilleur d'avoir compassion d'eux et de leurs douleurs, de les nettoyer, de leur bailler à manger avec plus d'amour et

Ci-contre : Plan géométral du couvent de l'Hopital Royal St-Jean-Baptiste des religieux de La Charité de Paris, XVIIIe siècle.

Plan Géométral

du Convent et Hôpital Royal Saint Jean baptiste des Religieux de la Charité de Paris Ordre de Saint Jean de Dieu, sous la Régle de S.t Augustin.

Explication.

Suitte des Renvois

Ruë Saint Benoist.

Ruë des deux Anges.

Ruë Jacob.

Ruë Jacob

Ruë des Saints Péres.

Ruë des Saints Péres.

Ruë Taranne.

Ruë Taranne.

rue du Se

ruë S.t Gu

ruë S.t Dom

de charité que ne faites, attendu que les Rois Catholiques ont donné assez de biens et de rentes pour leurs nécessités. »

La correction redoubla devant ses observations. Mais la paix de l'âme vint à Ciutad. Travailleur comme il l'avait toujours été, il lava les écuelles, vida les vases, balaya la maison. Un jour, sur le pas de la porte, il regarda passer le service funèbre de la femme de Charles-Quint, que l'on portait à la *Capilla real* de Grenade. La foule de pèlerins affluait dans la ville, reconquise depuis quelques années seulement. Pas un hôpital pour s'abriter ! Ce fut la nouvelle folie de Jean Ciutad d'en vouloir un, d'aller dans la forêt chercher son fagot pour les pauvres. On le prenait alors pour quelque vendeur de bois. Jean avait, une fois de plus, changé de métier ! disait-on. Mais le marchand de bois économisa encore ; il loua une maison près du Marché aux poissons. Et ce fut son premier hôpital, où il abrita les pauvres, ceux qu'il trouvait, la nuit, endormis sous les galeries, à demi morts de froid. Et pour les estropiés et les malades, il achetait des nattes et des vieilles couvertures. Pas d'argent encore pour se procurer des médicaments. Alors, lui qui avait toujours été à la peine, se fit mendiant. Portant deux pots de terre et un grand panier on le vit quêter par tous les temps, même sous la pluie, la nuit, il réveillait au besoin les gens : « Faites bien pour l'amour de Dieu ». Puis il rentrait, distribuant à ses pauvres le pain, les restes de table. Il lavait les plats, les écuelles, nettoyait les pots, balayait la maison, portait l'eau de la fontaine. On n'osait guère d'ailleurs l'approcher, car il n'y avait pas si longtemps qu'on l'avait enfermé comme fou. Sa maison fut bientôt trop petite. Jean dut en prendre une autre, déménagea la première, transportant tout dans ses bras robustes, matelas et pèlerins. Là il commença d'établir meilleur ordre, disposant de lits pour les grands malades, cherchant des médecins pour les guérir, tandis qu'il quêtait jusqu'à minuit.

C'est sans doute à la maison publique des filles qu'il fut le plus saint et le plus avisé. Car toujours il s'adressait à la plus perdue : « Ma fille, tout ce qu'un autre pourrait te donner, je te le donnerai ». Et dans sa chambrette, Jean la faisait s'asseoir ; et lui, devant le crucifix, à genoux, il demandait pardon de ses propres péchés, et récitait la Passion. Souvent la fille pleurait. Alors il disait : « Ma sœur, considère combien tu as coûté à Dieu, combien il a souffert pour toi... Tu n'iras pas, comme une pierre pesante et dure, au profond de l'Enfer... Ma sœur, espère...» La fille expliquait qu'elle était retenue, chargée de dettes. Mais Jean Ciutad, à l'aide de ses autres amies, les dames de la ville, savait les racheter, leur faire donner une dot, les marier, les entraîner vers son hôpital. Car jamais il n'y avait refusé personne : les fiévreux, les vérolés, les ulcérés, les incurables, les enfants teigneux, les fous, soutenant en outre les écoliers à l'étude, et les pauvres honteux chez eux.

Comment devint-il propriétaire? C'est un fait. Et la maison, un ancien couvent, était fort commode, avec sa cuisine pour les mendiants, et les pèlerins, un grand feu rayonnant au centre. Elle pouvait contenir plus de deux cents pauvres. Et partout, on y trouvait des couches ou des nattes pour dormir, et même des matelas et des couvertures. Les hommes étaient d'un côté, et les femmes de l'autre. Souvent on ne pouvait pas y entrer, à peine s'y tenir debout. Mais Jean Ciutad s'asseyait au milieu de tous, n'ayant jamais laissé personne sans consolation. A l'aube enfin on le voyait sortir de sa cellule : « Frères, rendons grâces à Notre Seigneur, puisque les oiseaux la lui rendent ». Alors il récitait les quatre oraisons : *Pater Noster*, *Ave Maria*, *Credo in Deum*, *Salve Regina*. A la cuisine, devant le feu, on le voyait distribuer les vieux vêtements, diriger les jeunes gens vers la forêt pour chercher du bois. Mais Jean Ciutad avait contracté ainsi une dette de quatre cents écus. Alors il avait repris la route, pour étendre ses quêtes, tête nue, pieds nus, dans sa robe de gros drap, barbe et cheveux ras, affrontant le soleil, la pluie, ou la neige, toujours à pied, toujours portant quelque chose, et le plus souvent un pauvre, nu parfois, ou vêtu de l'habit du misérable auquel il avait donné sa robe. Tel était l'homme sans nom qui répondait à celui de Jean, et à qui l'évêque et ceux de la cité imposèrent le nom de Jean de Dieu.

Un jour, le Genil déborda. Ce torrent allait emporter le bois qu'il avait rassemblé pour ses pauvres, le bois précieux qu'il avait si souvent porté sur son dos. Jean entra dans l'eau et prit froid. Il eut la fièvre, écrivit, comme un ancien commerçant, en double exemplaire, le livre de ses dettes. Il plaça l'un sur son cœur. Puis il se mit au lit dans sa cellule. Anna Osorio, femme de Don Garcia de Pize, dame très chrétienne, amie et protectrice, dut le faire transporter chez elle, et le mettre dans un lit. Pour la première fois, on lui mit une chemise. Mais Jean Ciutad mourut inconsolé de cette charité, et d'avoir quitté comme il disait, ses pauvres orphelins.

Quand vint la mort, du moins il quitta le lit, se mit à genoux par terre et adora le crucifix : « Jésus, Jésus, je me recommande en vos mains ! »

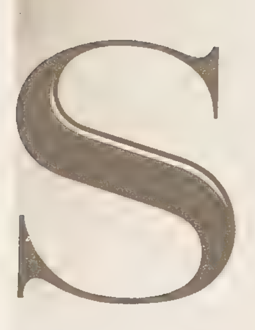
Il passa, âgé de cinquante-cinq ans, ayant pendant douze ans gouverné l'Hôpital de Grenade, qu'il avait fondé, après avoir fait tous les métiers (8 mars 1550).

Un peuple entier, tout Grenade, les magistrats, la noblesse, les confréries avec leurs bannières, les pauvres, un cierge à la main l'accompagnèrent à l'église de la Victoire, la Cathédrale, au son des cloches, dans un triomphe qui fit de Jean, l'homme sans nom, un saint.

Les Maures eux-mêmes avaient les larmes aux yeux.







SON vrai miracle fut l'exemple qu'il avait donné. Alors on vit en Espagne, Philippe II multiplier les hôpitaux; le saint pape Pie V, en 1572, confirma l'ordre des frères de la Charité et leur imposa la règle de Saint Augustin. Philippe III leur fait de grandes libéralités, ainsi que la Reine Marguerite. Un hôpital fut établi au Pérou, un autre aux Philippines. Grégoire XIII fit venir à Rome plusieurs religieux, construisit pour eux un hôpital magnifique, envoya des frères en Flandres, en Sicile, à Naples, à Milan, à Florence, en Savoie. On les demanda en Allemagne et en Pologne.

Marie de Médicis les avait connus à Florence. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, qu'elle appela à Paris Jean Bonelli, et d'autres religieux qu'elle établit dans la maison d'où Marguerite de Valois devait les chasser, mais après avoir obtenu pour eux, des religieux de Saint-Germain-des-Près, l'usage de la chapelle Saint-Père, en attendant que la Reine de France leur en fit construire une autre (6).

Ci-contre : Frère Côme de La Charité, lithotomiste (Musée de La Charité).

Il fallut bien les fixer ailleurs. Ils s'établirent non loin, sur des terrains libres qu'ils occupèrent en partie par la suite, et sur lesquels les religieux de Saint-Germain revendiquèrent énergiquement leurs droits de propriété (7).

Des bâtiments y furent construits cependant. Ce fut la Charité de Jean de Dieu (8) nom qui devait devenir si célèbre, et demeura attaché à tous les hôpitaux de l'Ordre. Frère Jean Bonnelli fut le premier prieur. Gabriel Del Sarto (9) lui succéda en 1610. Alors, les Français étaient devenus assez nombreux pour exercer les charges; ils demeurèrent sous la direction du père Jérôme de Valois, français, élu prieur à l'unanimité (10). Et les Italiens rentrèrent chez eux.

Ce qui caractérisait les maisons de la Charité, c'est qu'elles étaient ouvertes à tous les pauvres, à tous les malades du sexe masculin sans distinction de nationalité, d'âge, ni même de condition. On y traitait d'une manière très régulière, et exactement, le corps.

On soignait également l'âme par les exhortations. Ainsi (11) survécut, à la Charité de Paris, l'esprit de Jean de Dieu.

Ce qui distingua de bonne heure la Maison de Paris, ce qui fit la célébrité de la Charité de cette ville, ce fut, on peut le dire, un immense progrès technique dans les soins, surtout quand on comparaît le deuxième hôpital au premier qui était l'Hôtel-Dieu.

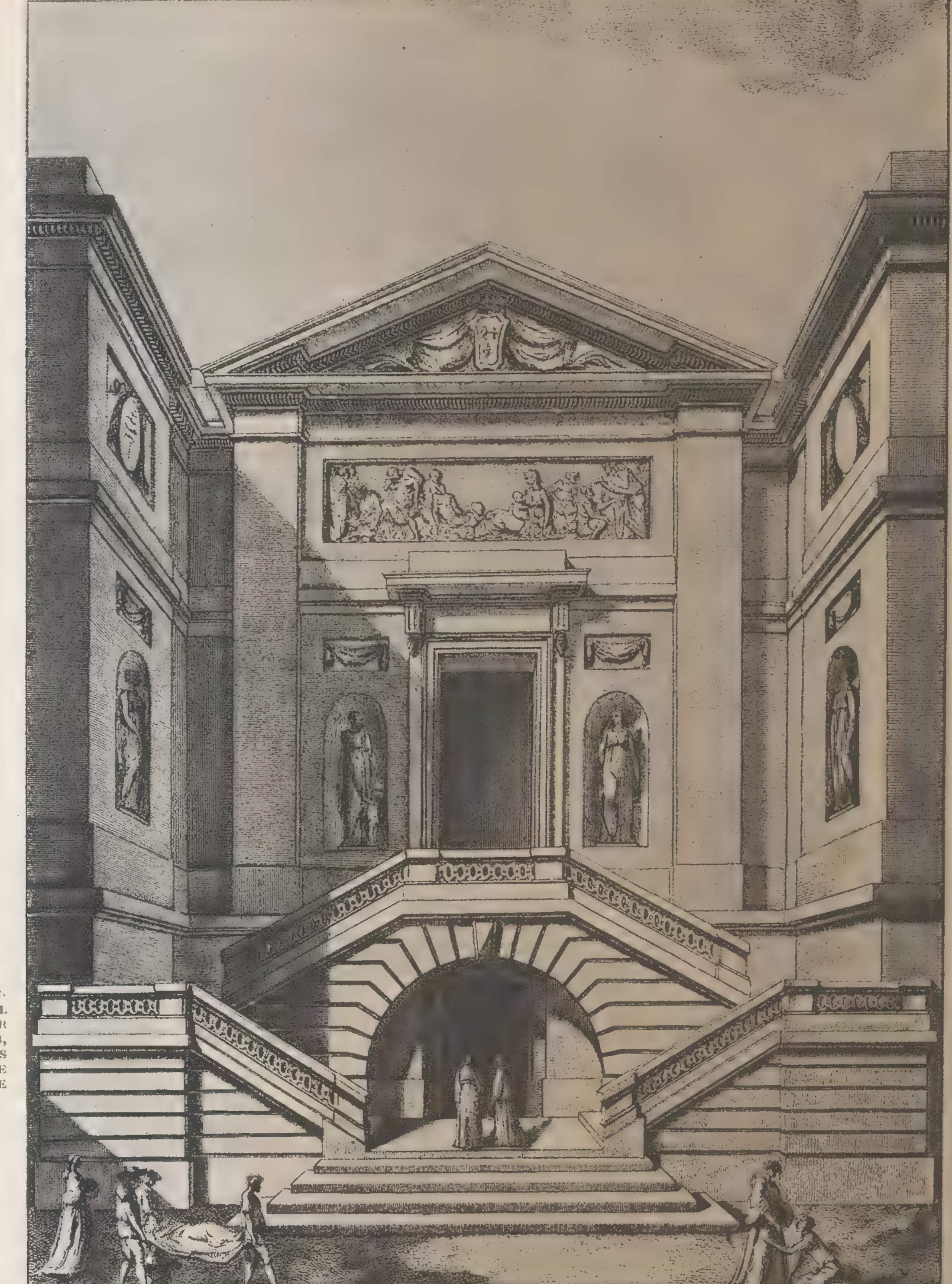
La Charité présentait d'abord des bâtiments neufs, et de grandes salles claires.

Les bâtiments se composaient essentiellement d'une très longue galerie parallèle à la rue des Saints-Pères (on a dit de Saint-Père jusqu'au XVIIIe siècle), sur laquelle s'ouvraient trois corps de bâtiments, séparés par des cours. Un grand jardin s'étendait de l'autre côté de la longue galerie. L'entrée de l'Hôpital se faisait rue des Saints Pères (12). A l'extrémité, régnait la chapelle, très simple, dont la vue et le plan ont été conservés par Marot (13). Un cimetière était attenant, sur l'emplacement du square actuel, en bordure du boulevard Saint-Germain. Ce ne fut que beaucoup plus tard que l'entrée de la Charité se fit vers la rue Jacob.

Un progrès, plus considérable encore, fut réalisé avec lit occupé par un seul malade. C'était là une nouveauté surprenante, puisque à l'Hôtel-Dieu les lits étaient parfois occupés par quatre ou cinq personnes.

Lits et chambrée nous apparaissent distinctement dans la gravure de Bosse; *l'Infirmerie de l'Hôpital de la Charité de Paris.*

C'est enfin à la Charité que nous voyons naître, la première organisation en faveur des convalescents. L'hôpital eut pour eux, rue du Bac, une sorte d'annexe. C'était la maison de Dame Angélique Faure, veuve de Claude de Bullion, surin-



Projet d'une entrée de l'hopital de La Charité sur la rue Jacob, d'après les plans de l'architecte Boullé, (Musée Carnavalet).



Les amours malades. . .

Peintures de Stéphane Baron qui ornaient la salle de garde des internes en 1859. Reconstituées au Musée en 1936.

tendant des finances et président à mortier au Parlement. La maison avait été donnée aux religieux en 1650 (14). Cette fondation, à l'origine, comprenait huit lits; et ceux qui y eurent droit furent les compagnons et les ouvriers sans asile. Ils pouvaient y rester huit jours, ce qui leur permettait, en sortant, de chercher ou de reprendre du travail.

* * *

C'est enfin à la Charité que des traitements et des opérations furent pratiqués relativement à une maladie connue depuis l'antiquité, la pierre, mais que les Grecs avec Hippocrate, et même les Français avec Ambroise Paré, n'avaient pas osé opérer. Et la pierre, mal très répandu alors, semble-t-il, chez les enfants



. . . Les amours guéris.



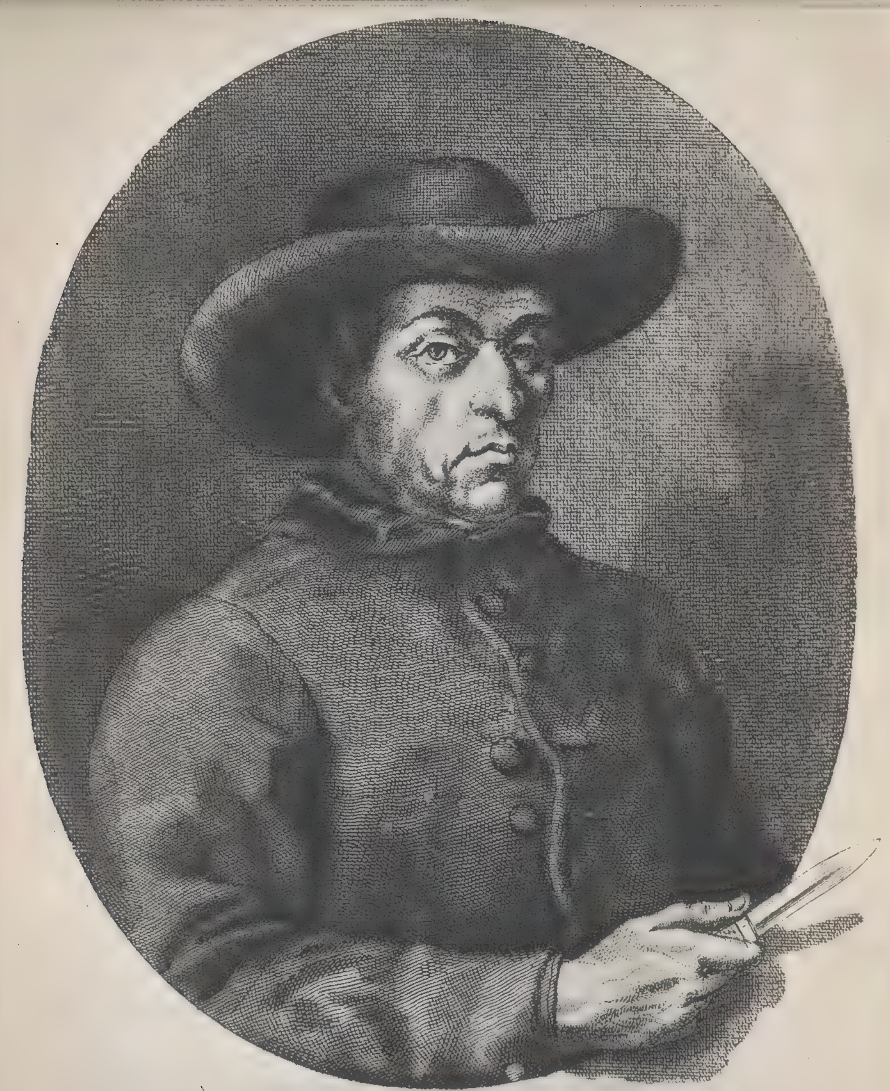
déficients, et surtout chez les hommes faits, venant de l'abus de la boisson, des excès de nourriture ou autres. On trouve déjà le patient Scarron traité pour cette infirmité à la Charité. C'est dans cette maison que s'était formé M. François Tollet, qui écrivit si bien de la lithotomie (15) en 1682, et pratiqua sous l'illustre Jannot son maître. Il y fonda, on peut le dire, la doctrine. Mais Frère Jacques de Beaulieu, dit Frère Jacques, osa.

Il faut lire le portrait, truculent, que trace de lui le M. Dionis, premier chirurgien de Madame la Dauphine, dans son *Cours opératoire* (1707) : « Dans le mois d'août de l'année 1697 arriva à Paris une espèce de moine qui avait l'habit de Recollet, avec cette différence seulement qu'il étoit chaussé et qu'au lieu de

capuchon il portoit un chapeau. Il se faisoit appeler Frère Jacques, et il paraissoit Frère Jacques, simple et ingénu, et étoit sobre, ne vivant que de potage et de pain, et ne demandoit que quelques sols pour faire réparer ses instruments ou pour faire raccommoder ses souliers... » Il venait de Bourgogne, se fit présenter par M. Mareschal, trouva mauvais qu'on ne laissât pas tailler à l'Hôpital, puisqu'il était venu à Paris pour enseigner une manière particulière d'exécuter cette opération. A la Charité, on ne faisait pas d'expérience. On lui remit un cadavre à qui l'on avait glissé une pierre dans la vessie. Et l'épreuve ne parut, pas avoir satisfait les chirurgiens officiels. Frère Jacques gagna Fontainebleau où se tenait la Cour. Ici triompha Frère Jacques après avoir opéré le jeune cordonnier que l'on vit se promener, trois semaines après, dans les rues. Frère Jacques suivit la Cour à Paris. Le printemps approchait, qui était comme on le pensait alors, le temps à la taille, pour les hommes comme pour les arbres. Frère Jacques opéra à la Charité devant plus de deux cents personnes que devait maintenir la garde. Son adresse était remarquable; mais ses connaissances anatomiques parurent faibles. Il enfonçait le bistouri inconsidérément. Les chirurgiens, peut-être assez jaloux, firent le compte de ses victimes. Sept dans une seule journée !

La fin du Maréchal de Lorge fut sa propre fin. Frère Jacques dut quitter Paris, gagner Orléans, puis Lyon, retournant à son « premier exercice », quand il allait de village en village « tailler charitablement aux dépens des pauvres malheureux qui lui tomberont entre les mains », suivant la remarque désagréable de Dionis. Frère Jacques n'était peut-être qu'un empirique : mais il était adroit. Et sur les officiels, il avait cette supériorité de ne pas faire de pansements, mais des onctions d'huile et de vin. De l'opéré, il disait sagement : « Dieu y pourvoira »! Et sans doute les bons anatomistes ne faisaient pas beaucoup moins de victimes que lui en un temps où l'on ignorait l'asepsie ». D'après la forte parole de Dionis, il y avait des cas où la ponction du périnée s'imposait chez le malade de la pierre, « par ce qu'il faut qu'il pisse ou qu'il meurre », suivant la formule de Dionis qui semble parodier une sentence de Corneille.

Puisque ce nom est venu sous ma plume, M. Dionis avait conservé le souvenir du frère du grand dramaturge : « J'ai vu M. de Corneille, gentilhomme ordinaire du roi, mourir en attendant le printemps, que l'on aurait pu guérir si on l'avait taillé, lorsque le temps de nécessité le demandait... ». François le Dran, chirurgien major de la Charité, démonstrateur en anatomie, perfectionne et décrit les méthodes, en 1730. Le Frère Côme, en 1750 présente un nouvel instrument à lame cachée, « le lithotome caché », publié dans son *Recueil de pièces importantes* (1751), avec mémoire sur la rétention de l'urine. Ce religieux Feuillant, du nom de Jean Baseilhac, et d'une famille de chirurgiens, avait perfectionné par là, la



Frere Jacques de Beaulieu.
ſurnommé L'Hermite
Opérateur Fameux et Gratuit:
Natif de Bourgogne âgé de XLVIII.

Dit 's broeder IAKOB, *die, geſterkt door Godts gena,*
Zoo hoog en dier het volk verplicht heeft vroeg en ſpa.
De liefde en Godtsvrucht ſtraalt om ſtrydt uit zulk een wezen.
Zyn last en lust is 't elk, om Godts wil, te genezen.
Best etst hy zich in ſteen, op weldoen komt het aan.
Een witte keurſteen zal op al zyn arbeidt ſtaan.

J. Brandt

méthode latérale Jacques de Beaulieu. Près de la Porte Saint-Honoré, il fondera un hospice où les pauvres furent admis gratuitement.

Mais nous avons aussi le compte de la dépense d'une opération, faite par le Frère Côme, en 1764, le 26 septembre, dans la galerie de la maison du marquis de Massiac, sur M. de la Clue, chef d'escadre, âgé de soixante ans. Ce document nous montre que les frais d'opérations étaient considérables et laisse croire à une réussite douteuse.

Frère Côme amène dans deux carrosses de remise sept personnes, ses assistants (8 louis). On a fait préparer trois matelas de laine et un de crin pour ne pas gâter ceux de la maison (175 louis); 4 chemises longues et fendues pour l'opération, deux camisoles de flanelle et deux de futaine (50 louis). L'opération fut faite en moins de deux minutes, « le pauvre malade n'ayant pas soufflé ». Celui qui régla la note ajoute : « J'ai en outre payé pour le Frère Côme : le médecin qui l'a toujours accompagné, le chirurgien qui a été jour et nuit auprès du malade, les carrosses, la garde, les remèdes, quelques fiacres, etc..., 1239 louis ». Le malade mourut douze jours après.

Il faut enfin donner un souvenir à Georges Mareschal, garçon chirurgien, puis maître, qui habita rue Jacob, et fut le premier chirurgien de Louis XIV, homme rond et franc. Il accrédita, si l'on peut dire, les chirurgiens en France, et fonda leur académie; car il leur fit reconnaître les mêmes privilèges qu'aux docteurs régents, interdisant l'acte opératoire aux perruquiers, aux étudiants, et même aux Frères de la Charité (1751).





IL faut savoir encore que dans les succès de la Charité, cette Maison trouva une admirable publicité faite par la cure des âmes. Ce fut l'œuvre de Claude Bernard, dit le pauvre prêtre (16), une des plus grandes figures de notre pays, qui eut mérité la gloire de saint Vincent de Paul, et ne connut que l'oubli, qu'il semble d'ailleurs avoir désiré humblement pour lui-même.

Les Bernard étaient l'une de ces familles nombreuses et agissantes de la Bourgogne tumultueuse. Les Bernard servirent et s'élevèrent à Dijon, dans le milieu de la plus parfaite des administrations, celle des ducs de Bourgogne et plus tard au Parlement de cette province. La pratique des affaires, l'éloquence, la liberté d'esprit, l'opulence et la foi y étaient un héritage. Le père de Claude fut Etienne Bernard, avocat, gagné à la Ligue par Saulx-Tavannes, et devait devenir, comme lui, gouverneur de la Bourgogne. Il défendait la religion, la foi, le peuple et les Guise. C'est de lui qu'Henri III, aux Etats de Blois, entendit de belles vérités « devant lesquelles il s'inclinait sans s'offenser jamais ». Car l'homme lui semblait droit, éloquent et convaincu. Claude naquit à Dijon aux jours

Veue et plan de l'Eglise de la Charité

Jean Marot fecit.

VUE ET PLAN DE L'ÉGLISE DE LA CHARITÉ. GRAVURE DE MARIETTE D'APRÈS MAROT (MUSÉE CARNAVALET),

troublés de 1588, et dans une famille qui devait compter treize enfants. Il connut l'opulence, et la gêne tout ensemble! Ainsi il avait grandi, pauvre cadet, dans l'extraordinaire couvent des Jésuites de Dôle, fondé par Edmond Auger, plus tard le directeur de conscience d'Henri III; dans la province dissidente de Franche-Comté. Aucune vocation chez lui pour le cloître, mais un grand talent d'imitation, de comédien, de danseur, tout ce qui annonçait le succès d'un mondain, et sans doute d'un prélat homme du monde, puisque Claude Bernard est devenu un solliciteur d'abbayes. Il sortait d'une mascarade pour aller demander un évêché quand la Grâce le surprit, le terrassa. Et il fit le vœu de servir seulement les misérables, les « siens enfants », suivant son mot. Alors, comme il arriva à Jean de Dieu, on vit « un pauvre prêtre » demander pour eux l'aumône dans les rues de Paris. Mais sa mine n'était pas celle du marchand de charbon de Grenade, le portefaix illuminé. On remarquait chez lui un grand air, celui d'un gentilhomme portant la barbiche à la royale, aux yeux bien ouverts, le nez noble, les mains fines. Mais avec les pauvres, et parmi eux, Claude Bernard mangeait son pain de deux sous, partageait leur écuelle de soupe. C'est dans la grand' rue de la Harpe, au milieu des étudiants et des pauvres gens, qu'il s'était logé avec son valet, Jean Blondeau, un pauvre qui avait voulu le suivre, celui qui prendra le titre de Jean de la Croix et partagera les extases de son maître. Claude n'avait qu'à descendre la grand' rue de la Harpe, à prendre la rue de la Huchette, à passer sous la voûte du Petit Châtelet, pour aboutir à l'Hôtel-Dieu de Paris, dont les constructions, débordant le parvis de Notre-Dame, enjambaient sur le pont le petit bras du fleuve. C'était exactement le chemin de la misère.

Les pauvres que Claude Bernard nourrissait dans la rue, dont il fortifiait l'espérance dans ses entretiens, là il les retrouvait parfois, six dans un seul lit! Quelle puanteur dans ces salles, qui faisait fuir l'homme de race quand elle remplissait son noble nez! C'est ici cependant que Claude Bernard a remporté, comme saint François donnant le baiser au lépreux, sa victoire. C'est ici qu'il a reconnu dans les pauvres, comme il dira, les « temples vivants de Dieu ».

Alors il les embrassa, eux et leurs plaies, les coucha, les porta comme Jésus, trouvant ces accents à la fois déchirants et souriants : « O mon cher Hôtel-Dieu...». C'était l'Enfer qu'il nomma le vestibule du Paradis. Ainsi Claude Bernard consola; et dans la sombre maison, il égaya. Mais en 1623, la peste vida l'Hôtel-Dieu et chassa Claude Bernard. Il devait alors se donner à la Charité, où il fut un autre Jean Ciutad, mais à la française, avec la grâce, le sourire et l'éloquence. La Charité devint pour lui un centre d'instruction, de consolation, et surtout de prédication. Tout Paris connut la Charité, et l'orateur de sa chapelle. On y loua

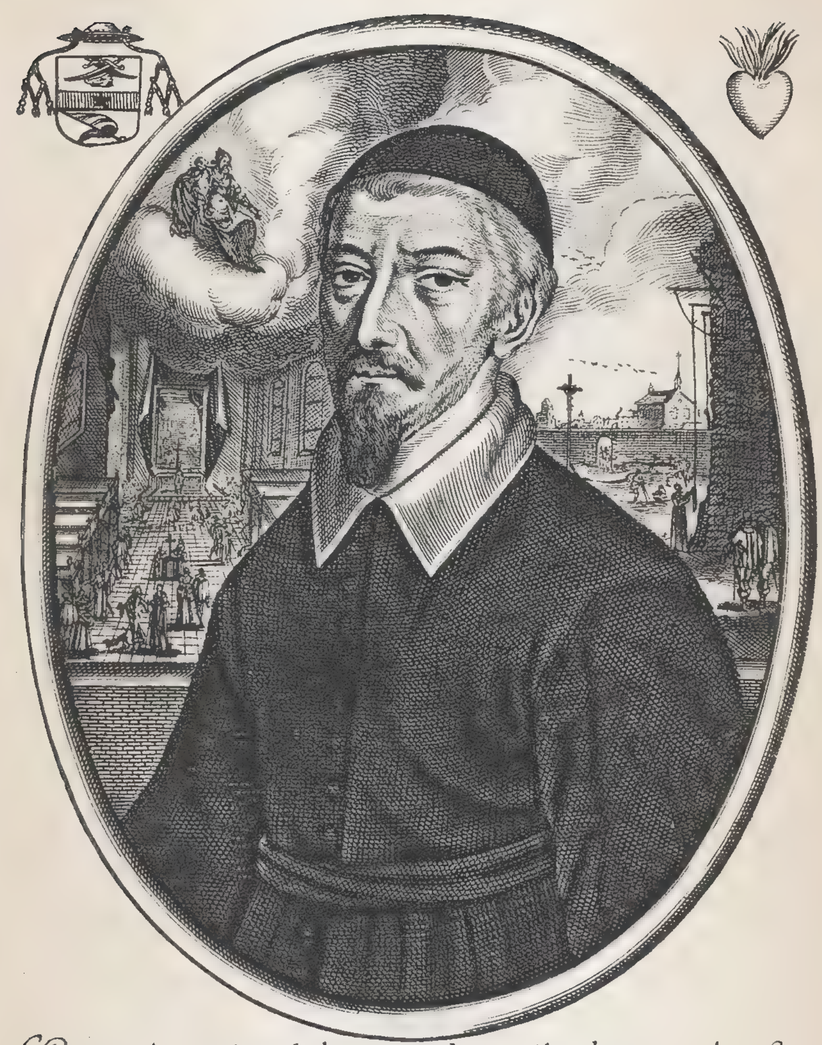
beaucoup les chaises. Mais lui seul ignora sa gloire, et même ce qu'il disait, car il parlait suivant son cœur et son inspiration. Nous n'avons plus une seule de ses élévations.

Claude Bernard eut seulement la gloire d'assister, le 8 mars 1631, à la béatification de saint Jean de Dieu. Une magnifique fête fut donnée à l'Hôpital. Paris fut réveillé par le canon. Le Parlement, les corps de la ville, défilèrent. Anne d'Autriche visita la Charité, et Louis XIII passa dans les salles. Comme Jean de Dieu, Claude Bernard demeura anonyme. Il se nommait le « fou du Bon Dieu », et salua la reine du titre de « ma bonne sœur ». Ainsi Jean nommait tous les hommes « frères ». Mais c'est ici l'origine des dames pieuses, les « Filles de la Charité » qui formèrent ces assemblées de charité dans les paroisses de Paris.

Il faut dire que Claude Bernard venait de découvrir pour son activité mieux que les Hôpitaux de Paris : c'étaient les prisons. Et désormais il passera un jour à la Charité, un jour dans les prisons. Au Grand Châtelet, au For l'Evêque, des prisonniers pourrissaient dans la nuit, couchés sur leur ordure; et ils vomissaient malédictions et ordures, hommes et femmes. Et là Claude Bernard ne voulut connaître que des frères et des amis. Il en eut beaucoup, intervint pour eux en toutes circonstances, moins par ses aumônes que par la parole, ses écrits, et surtout ses démarches. Et il obtint, pour l'amour de Jésus, d'accompagner tous les condamnés au supplice. Du bourreau que le peuple maudissait, Claude Bernard devint l'ami, se disant le dernier de ses valets. Car il consolait aussi le bourreau. Par lui, d'endurcis criminels ne virent plus celui qui allait donner le supplice, ou par la corde ou la roue, mais le Ciel et la rédemption; ni même les médecins qui, près du bourreau, attendaient le corps chaud qu'on allait livrer à la dissection.

Richelieu voulut voir cet homme extraordinaire, ayant une telle action à Paris où l'on comptait 40.000 pauvres et personnes sans abri, un cinquième de la population, et qui eussent pu faire autant de révoltés. Claude Bernard demanda au maître de la France une planche pour réparer la charrette du condamné afin qu'il puisse, avec lui, prier en paix. L'anecdote a été contée par Richelieu lui-même, comme un des plus étranges souvenirs de sa vie. Quant à la reine Anne, on la vit abandonner aux dames de la Charité ses pendants d'oreilles, prendre la robe noire d'une bourgeoise, se rapprocher de l'époux qui lui donna un enfant... Claude Bernard était demeuré le fou de Dieu, rentrant le plus souvent à la Charité, sans chapeau ni manteau, les ayant abandonnés aux indigents.

Et le samedi, suivant la plus pure tradition parisienne, le pauvre prêtre ne manquait pas de s'agenouiller devant la madone souriante de Notre-Dame de Paris. Celui que Louis XIII devait nommer « le plus saint homme de son royaume, et le plus désintéressé », mourut le 7 janvier 1641 des suites d'un refroidissement,



Le Pourtrait au Naturel du Reuerend Pere Claude Bernard Prestre Seculier lequel est decede le 23. Mars 1641. aage de 53. ans Laissant vn grand Tesmoignage et opinion de Sainctete.

Quoy! faut-il q'vune Main Mortelle
Combien que L'art en soit parfait
Donne L'image d'vn Modelle
Que toutes les Vertus ont fait.

B. Moncornet excu.


Carmes reformes
S. Pierre
Le Iardin de la
Royne Marguerite

d'une pleurésie contractée au cours d'une exécution où il avait accompagné un homme à la roue.

Uni aux pauvres, Claude Bernard demeura parmi eux. Car suivant son testament, il fut enterré dans le cimetière de la Charité, attenant à l'ancienne chapelle, canonisé seulement par la voix d'un peuple entier. Mais quand on construisit la nouvelle chapelle, qui passait pour « magnifique », son tombeau entra naturellement dans l'église, au milieu de la chapelle de la Vierge. Piganiol de la Force a vu la figure de terre cuite, grandeur nature, d'Antoine Benoît, peintre de l'Académie, qui « pour la rendre plus approchante de la vérité, l'avait enduite de couleur au naturel ». Elle représentait, tel un saint, Claude Bernard, mais au pied d'un autel.

* * *

Tout ceci n'eût pas été possible sans une exacte administration. Elle était difficile, comme le montre l'*Estat au vray*, imprimé à Paris en 1669. Les secours donnés à l'Hôpital diminuaient, suivant ce document. Et parfois, en dépit des exemples d'un Claude Bernard, les frères montraient de la « tiédeur et de l'indifférence ». Les difficultés, à leurs yeux, se révélaient infinies. On ne recueillait plus les grandes aumônes du début de la fondation, celles qu'on venait jeter aux pieds des religieux. Que de mal pour trouver seulement « quelque morceau de pain »! Les troncs rapportaient beaucoup moins. Les donations devenaient ou rares ou médiocres. Les malades attendaient, sans comprendre pourquoi, une admission rendue plus difficile, bien que l'Hôpital de la Charité continuât à garder sa légende de richesse. C'est d'ailleurs pourquoi les religieux avaient décidé de publier le présent *Estat au vray*, afin de faire connaître au public la vérité. Mais tout Paris pouvait au contraire être témoin du zèle ardent, exact et persévérant, avec lequel les religieux continuaient à traiter les pauvres malades. Tout le monde pouvait constater la « propreté honnête et religieuse », avec laquelle ils tenaient les lits et les salles. C'est dans ce factum que j'ai trouvé le jugement le plus beau pour caractériser la Charité : « *On sait assez que cette maison est toute espérance des pauvres artisans de Paris, dès qu'ils se voyent dans la misère et l'infirmité* ».

Car le havre de Paris, l'espérance de Paris, le repos de Paris, comme l'a dit très justement Sébastien Mercier à la veille de la Révolution, c'était l'Hôpital : « J'irai à l'hôpital, s'écrie le pauvre parisien, *mon père y est mort, j'y mourrai aussi*, et le voilà à moitié consolé » (17). Un artiste comme Wateau, qui était plus qu'un artisan, avait déjà dit à Caylus : « Bah! après quoi, l'hôpital! » (18).

La Charité demeure la bonne maison entre toutes, à cause du « régime et du bon ordre », celle où l'on guérit beaucoup plus » (19).

Ci-contre : EXTRAIT D'UN PLAN DE PARIS, MONTRANT L'EMPLACEMENT DE L'ABBAYE ST-GERMAIN-DES-PRÉS, ET DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ (MUSÉE CARNAVALET).

Est-ce à dire que la Charité n'ait jamais mérité que des louanges?

Il est difficile de le savoir. D'abord parce que l'Hôtel-Dieu, la vieille maison administrée par son bureau, a toujours montré certaine animosité à l'égard de sa cadette. On voit par exemple, en 1663, le Bureau se plaindre de ce que les Frères de la Charité reçoivent les aumônes du public, sans en rendre compte expressément : « On dit qu'ils envoient des sommes considérables en Italie et font tourner au soulagement des étrangers ce qui devroit estre employé pour les pauvres de ce royaume. Sur quoi il a esté dit qu'il y a plus de vingt ans qu'on a donné arrest qui ordonne qu'ils auront des administrateurs ». Ce qui semble un peu plus grave, c'est qu'il y avait parfois entre les Frères de la Charité des plaintes sur cette « mauvaise administration », et que le premier Président du Parlement, chargé de les arbitrer (24 août 1667), déclara qu'il ne fallait pas perdre cette occasion pour les contraindre de rendre leurs comptes, et que l'arrêt de 1662 les obligeait même à avoir des administrateurs. Ainsi le Parlement semble bien associé à l'Hôtel-Dieu qui combattit, jusqu'au siècle suivant (22 janvier 1727), les privilèges accordés par Louis XIII, notamment le droit d'acheter, durant le carême, bestiaux et volailles, et de les faire « habiller » dans leur enclos, à l'usage des malades de leur hôpital.

Le compte des dépenses de 1658 (20) nous montre que l'entretien des malades et des blessés revenait par an en drogues, onguents, médicaments, sucres, cassonade, perles préparées « tant pour les nécessités des malades, blessez que taillez de pierre et descente de boyau » à 6000 L. L'hôpital n'ayant qu'une seule métairie, on achetait 34 muids de blé par an à 250 L. le muid, soit 8500 L.; pour la provision de vin, 5500 L. pour le bois et le charbon, 4000 L. « Il convient de donner des œufs frais aux malades, tant à disner qu'à souper, et la nuit aux griefs malades, et encore pour mettre dans leurs bouillons », 3500 L. Les confitures, gelées, citrons, oranges et autres douceurs revenaient à 300 L.; même dépense pour le beurre frais et salé. L'huile brûlant dans les lampes toute la nuit, et le jour sur les autels, était comptée sur l'apothicairerie. Cette dernière fournissait 2.200 chandelles par an. La viande de bœuf était pour les religieux, le mouton et le veau pour les malades, soit 8000 L. Et comme il convenait de « donner aux malades qui commençaient à se mieux porter, de la volaille, des poulets, alouettes et pigeonneaux », on en achetait pour 1200 L. .3000 pruneaux revenaient à 250 L., les pommes, poires, les cerises pour les malades et les collations des religieux en carême, à 500 L. « Pour la réglisse et orge qu'il convient pour faire les tisanes des malades du dit Hospital et des pauvres gens de dehors qui en viennent demander », 300 L. L'entretien du linge, chemises, draps, coiffes, et autres linges servant à faire les « cherpies, bandages, et emplastres nécessaires pour panser deux fois par jour, au moins les playes des blessés et taillez de pierre » revenait à 3000 L

Pour les matelas que « gastent les griefs malades, paillassons et couvertures qu'il convient renouveler journellement », 500 L. L'entretien des lits, des rideaux, l'achat des « pantoufles aux malades pour se promener » revenait à 100 L. On usait un grand nombre de balais, car les infirmeries étaient balayées deux fois par jour, 300 L. « Au médecin qui vient tous les jours visiter les malades », 200 L. Pour les habits et chaussures des religieux, 1200 L.; pour leur acheter les jours maigres le poisson, morue, hareng, pois, lentilles, et autres légumes, 600 L. « Le verjus pour meler dans le bouillon des malades », 240 L. L'hôpital consommait 4 muids de vinaigre (100 L.). Les « herbes, citrouilles, betteraves et ognons » revenaient à 100 L. seulement, car on consommait les légumes recueillis dans le grand jardin.

Ajoutons encore la dépense du potier d'étain qui entretenait la vaisselle fondue et remplaçait celle que l'on dérobait (21) aux infirmeries, 300 L.; celle du chaudronnier qui entretenait les ustensiles de la cuisine, des apothicaires et les seaux de malades, 300 L. Le blanchissage du linge revenait à 1000 L. Pour la cire 500 L., et même somme pour l'entretien des serviettes. Ainsi on arrivait à la dépense de 50.894 Livres, 10 sous.

Le compte rendu de 1669 nous montre les recettes des loyers des maisons de la rue Jacob, de la rue Saint-Père, de la rue Saint-Benoît, de la rue des Deux-Anges, des Boucheries, des Quatre-vents, de la rue de la Harpe, de la Vieille-Boucherie, de la rue des Poulies, de la rue Saint-Honoré, de la Rue de Charonne, et du moulin à vent derrière les Chartreux (17545 Livres). Les terres et les fermes des environs de Paris rapportaient en location 3450 Livres, et 45 muids de blé, « lequel se consomme à l'hôpital », venait de la ferme de Saint-Denis du Port et Corbin près de Lagny, où les religieux conduisaient quatre charrues. En rentes sur la ville de Paris ou de Rouen, 7551 L. Venait ensuite l'énumération des rentes léguées depuis le premier avril 1634, qui arrivaient au total de 1956 L. Les quêtes journalières des religieux rapportaient 8200 L.; les aumônes de sa Majesté, 780 L., et celles des particuliers, 8000 L.; les legs testamentaires, 5500 L. Il y avait aussi des « boêtes chez quelques ouvriers », 300 L. Les troncs des églises de Paris et de l'hôpital, 1800 L. Pendant l'Avent, on louait les chaises pour les prédications très fréquentées : 880 L. La vente de l'habit des défunts, de leurs hardes, de l'argent qui s'y trouvait, avaient rapporté 2200 L. La balance se traduisait de la sorte, en 1669 :

Recettes	65.013 Livres, 10 sous, 10 deniers
Dépenses	74.000 Livres

Le déficit fut couvert par deux particuliers (22).

Alletz, dans son intéressant *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance ou précis historique des charités qui se font à Paris* (1769), déclare que la communauté est de cinquante Frères, y compris les novices : « Ils vivent des revenus qu'ils ont, des aumônes qu'on leur fait et des augmentations provenues de l'économie des religieux : le tout forme une même masse avec les pauvres, et ils n'ont rien à eux ».

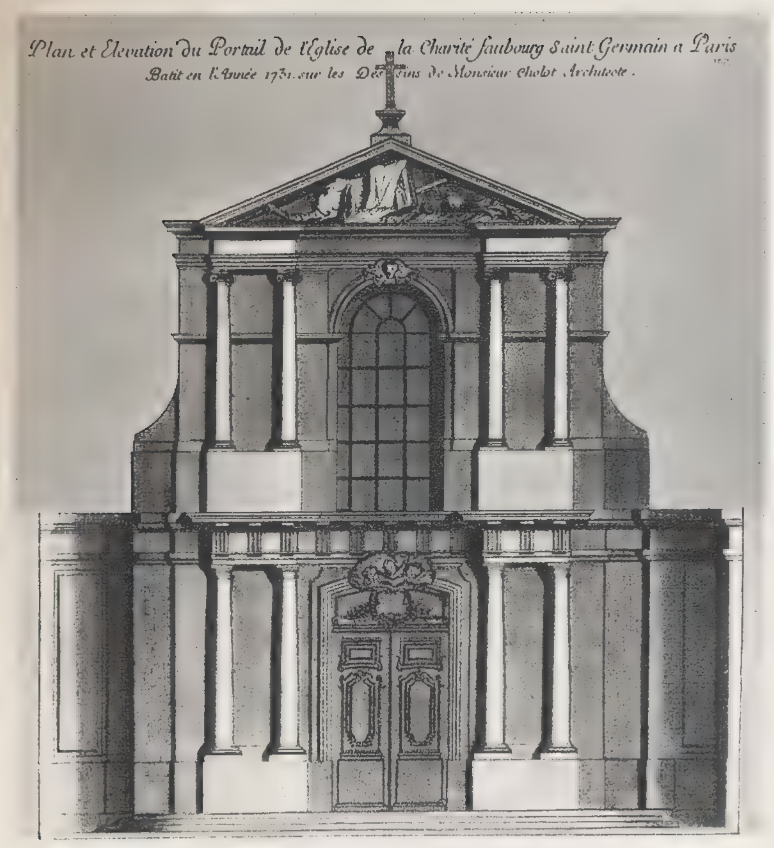
Alletz compte 250 lits répartis en six salles, et dans ce nombre environ 60 fondations : «On n'y reçoit que des hommes, et de tout âge, attaqués de maladies curables : mais il faut qu'elles ne soient ni contagieuses ni vénériennes ». Alletz a bien caractérisé la Charité : « Chaque malade y a son lit particulier et y est servi gratuitement, avec une attention et une propreté admirables ». La quatrième salle était toujours « celle des malades attaqués par la pierre et qui veulent se faire tailler, et il ne leur en coûte rien ». Les secours sont gratuits, même pour tous les pauvres qui viennent s'y faire panser : et il y en a parfois plus de 100 par jour. « Ceux qui ont fondé des lits ou leurs descendants ont le droit de nommer par préférence qui ils veulent. Après la nomination des fondateurs, tous citoyens (23), quels qu'ils soient, même du bas peuple, étaient reçus, de quelque pays et de quelque religion qu'ils soient ». 40 lits étaient entretenus par les aumônes. La maison avait eu à souffrir en outre d'une « dévaluation », on disait alors de la « réduction des rentes », de l'ordre de 25.000 L. Et bien que la succession des temps n'ait laissé aucune fondation de lit entière, on n'en avait pas diminué le nombre : « La masse des revenus, les aumônes, et la bonne administration les ont tous soutenus ». C'était le maître infirmier qui faisait admettre le malade; et la seule condition de l'admission demeurait le besoin. Les malades n'y usaient même pas leur linge, ne payaient aucun droit d'entrée. On voyait seulement dans les salles des troncs (24).

* * *

Tout cela allait-il disparaître avec l'esprit nouveau? Cet esprit nouveau ne date pas exactement de la période révolutionnaire. On aurait pu le remarquer déjà dans *Mémoire sur les hôpitaux de Paris* (1788) du célèbre chirurgien Tenon, né en 1724. Il avait été chargé à cette fin d'une mission par l'Académie de Médecine, sur les ordres de Louis XVI désirant réformer son royaume. Tenon est un esprit objectif, et même plutôt critique. Il constate que les malades de la Charité sont dans les salles voûtées du rez-de-chaussée du bâtiment, tandis que les Frères, les novices et les domestiques occupent le second. Les greniers abritent le blé, le son, la farine. Dans la boulangerie, un four unique. Pas de boucheries, de grands magasins pour la viande, la chandelle et autres marchandises. Le blanchissage se fait par un blanchisseur attitré. Chaque lit revient à 60 sous par mois. En

Ci-contre : L'Amphithéâtre Potain.


R.T. LAËNNEC
1823-1826
Auscultation Médiate
J N CORVISART
1788
1795-1807
1799
LEROUX
CAYOL



1786 l'hôpital contenait 208 lits (on aurait pu en placer 290). On comptait six salles : celle de *Saint Louis*, pour les fiévreux ordinaires, avec 89 lits; de *Saint Michel*, pour les fiévreux et les convalescents, avec 17 lits; *Saint Augustin*, pour les convalescents, avec 29 lits; de la *Vierge*, pour les maladies chirurgicales ordinaires, avec 34 lits; de *Saint Raphaël*, pour les maladies chirurgicales graves, et surtout les taillés, avec 15 lits; de *Saint Jean*, pour les fièvres putrides ou les fièvres malignes, avec 24 lits.

Toutes ces salles communiquaient entre elles, et offraient un accès facile. Mais ce n'était pas là un exemple à suivre, suivant Tenon, le voisinage des salles de fièvreux étant funeste pour les blessés (25). Il faisait surtout observer que

l'Hôpital de la Charité était dominé, du côté du nord et du côté du midi, par des maisons fort élevées. A la Charité, les convalescents étaient par rapport aux malades dans le rapport de 2/5; les malades affectés de maladies chirurgicales, dans celui de 5/18. On comptait 102 officiers et serviteurs pour 218 malades : 50 religieux, 2 aumôniers, un médecin, un chirurgien major, un chirurgien poursuivant sa maîtrise, élevé en chirurgien, 4 garçons, 6 infirmiers, 37 différents serviteurs. Il convenait de remarquer ici que la maison de Paris était le chef-lieu et le seul noviciat des 32 maisons des Frères de la Charité, que l'on y préparait les médicaments, de la plupart des autres maisons. La salle des convalescents était dallée (donc facilement lavable); les autres salles étaient carrelées. Les poutres et les solives demeuraient apparentes dans les anciennes salles, mais celle des convalescents était plafonnée. Les ruelles des lits variaient entre 2 à 3 pieds; le passage s'ouvrait au milieu, de 13 à 14 pieds. On avait ouvert des croisées des deux côtés. La mortalité était de 1/7. Les « commodités » n'offraient qu'un lieu de vidange. Entre chaque lit du malade on voyait une chaise percée qui leur était commune. Le seau en était retiré à 5 heures du matin, et vidé dans le lieu de vidange, séparé des salles par un vestibule. Le « Cabinet de réception » était bien conçu, très utile et servant de « chauffoir ». Une vaste cheminée présentait une hotte avec des barres de fer sur lesquelles on pouvait étendre, pour les faire sécher, les matelas et les paillassons. Derrière les barreaux, il y avait une chaudière toujours remplie d'eau chaude. Autour de la pièce, on voyait diverses armoires pour les chemises, les robes de chambre et divers ustensiles, un coffre pour le charbon.

Les réceptions avaient lieu les lundis, mercredis et vendredis, sur un billet de l'infirmier qui devait être remis la veille au malade. Dans cette salle chauffée étaient admis les malades. Là on les déshabillait, on leur donnait du linge, la robe de chambre, le bonnet, les pantoufles avec le vase à leur usage. Sur un registre on transcrivait leurs noms, âge, qualité, demeure, lieu de naissance, et on leur mettait un billet au bras portant leur nom, celui de la salle, le numéro de leur lit; et pareil billet était placé sur le paquet de leurs hardes, déposé au vestiaire. En 1786, dans chaque salle, on avait mis un poële en terre avec des tuyaux de cuivre. Ajoutons que les matelas étaient piqués deux fois par an.

Dans l'incomparable *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier (Amsterdam, t. XII, 1788), l'observateur qui a vraiment vu de ses yeux tout Paris, et se montra si avare d'éloges, a laissé des Frères de la Charité un tableau tout à leur honneur : « Ils prodiguent les secours spirituels et temporels que la maladie et la pauvreté ne réclament jamais en vain... On doit des éloges à l'administration des Frères de la Charité, à leur vigilance, à leurs soins : ils ne sont pas prêtres, plusieurs d'entre eux sont comptés parmi les plus habiles chirurgiens... »







'ESPRIT nouveau fut d'ailleurs ici un stimulant, et certainement pas un arrêt. La réforme hospitalière avait préoccupé, on l'a vu, les gens tout au long du XVIIIe siècle. L'Assemblée Nationale unifie, place par décret tous les hôpitaux sous l'autorité du Roi, en 1791. Les Commissions, le Département, la Commune de Paris, puis le Ministère de l'Intérieur ont été les héritiers des prérogatives royales, jusqu'à l'arrêté des Consuls qui fixe le régime actuel, et confie les hôpitaux et les hospices au Conseil général, assisté d'une commission administrative dont les deux préfets sont les présidents nés (1801).

Comme il arrive si souvent en France, on se donna la satisfaction verbale d'user de termes nouveaux.

L'Hôpital de la Charité devint l'Hospice de l'Unité, terme qui qualifiait le VIe arrondissement. Les registres d'entrées prirent une forme plus administrative; les salles furent dénommées, suivant le conformisme d'alors :

De l'HUMANITÉ, des PIQUES, de l'EGALITÉ, de BONSECOURS, de la RÉPUBLIQUE, de la LIBERTÉ.

Ci-contre : PORTRAIT DE MADAME LAMBERT DE THIBOUVILLE, BIENFAITRICE DE L'HOPITAL (1705).

Monsieur Prudhomme, qui imprimait dans la rue des Marais ses *Révolutions de Paris*, a dû être bien satisfait. Mais les pauvres gens continuèrent à aller à l'hôpital, et les religieux et les médecins à les y soigner.

En 1790, le rapport présenté à l'Assemblée Nationale sur les établissements hospitaliers, mentionne à la Charité 216 lits, où chaque malade couchait seul. 50 étaient entretenus par les services de l'hôpital, et 165 par des fondations particulières. Cette année-là, Antione, architecte de la Monnaie, ajouta une aile aux bâtiments existants. Les religieux hospitaliers sollicitèrent de Bailly, le maire de Paris, et de l'Assemblée Nationale, de pouvoir continuer à former des novices, et à ne pas être compris dans la suppression des ordres de réguliers. Ils invoquaient « l'intérêt social », l'humanité, la sagesse et le patriotisme. Une notice fut remise en mai par le Frère Stanislas Cordier, qui mieux que tout autre document (26) nous fait connaître, avec la plus extrême précision, le service intérieur de l'Hôpital de la Charité.

Le 25 avril 1793 an II, un décret permit de conserver à toutes les maisons de Charité la jouissance et la totalité de leurs revenus, jusqu'à l'époque où une organisation complète des hôpitaux ou maisons de secours « sera décrété ». En fait, la commission de secours se préoccupa, en l'an III, des moyens les plus pratiques d'augmenter les lits affectés aux femmes; et elle décida d'avoir une école de médecine clinique à la Charité. Elle confia à Clavareau, architecte des hôpitaux civils, le soin de traduire sa pensée, « de disposer de l'Hospice de l'Unité, de manière à ce qu'on puisse porter le nombre des malades à 500, dont moitié pour chaque sexe, et d'y former l'établissement d'une école et d'un hospice clinique en exécution du décret de la Convention Nationale ».

Pour la première fois un plan d'ensemble, demandé depuis si longtemps, avait été réalisé à Paris. Pour la première fois peut-être, un architecte travailla sous la direction d'un technicien, Corvisart. La chapelle devint le promenoir des élèves et la pièce où ils attendaient le médecin avant de le suivre dans ses visites aux malades. Cette salle accédait à un amphithéâtre pour 400 élèves, avec table de dissection (27). Une salle de pathologie, une salle des morts pour l'anatomie, des salles de bains, douches, vapeur (dans la sacristie). Au premier étage trois infirmeries, l'une pour les convalescents, l'autre pour les chroniques, une pièce pour les soins électriques. Au second, les femmes malades et convalescents pour l'école clinique.

Le devis fut de 82.831 livres. Les travaux n'ont d'ailleurs commencé que plus tard, et en 1799 seulement fut ouverte la nouvelle école clinique que Corvisart inaugura par des leçons magistrales (28).

Honneur à ceux qui n'ont pas désespéré du pays, depuis les religieux jus-

Ci-contre : PANNEAU DE LA SALLE DE GARDE DES INTERNES RECONSTITUÉE.




L'INFIRMERIE DE L'HOSPITAL DE LA CHARITÉ DE PARIS.

qu'aux médecins ! Les Frères y demeurèrent jusqu'en 1801. Et les premiers agents de surveillance, nommés en 1802, furent deux sécularisés (29).

Le *Mémoire sur les hôpitaux civils de Paris*, de Clavareau (Paris, an XIII, 1805) traduit moins cet enthousiasme dans la continuité que l'heureuse influence du « nouveau gouvernement » qui était alors l'Empire. La Charité, citée de tout temps comme un modèle pour son régime intérieur, l'extrême propreté de ses infirmeries, la distance entre les lits, aération et capacité de ses salles, percées d'ailleurs de toutes parts, et permettant de respirer un air renouvelé, avait bénéficié seulement d'améliorations notables.

233 lits avaient été rétablis en 1791 sur les économies des religieux. De deux cellules on forma deux grandes salles pour les femmes d'une capacité suffisante pour recevoir 60 lits. Et l'entrée des femmes à la Charité, ce fut là une véritable révolution : car le plan général pour l'agrandissement de l'hôpital prévoyait 500 lits, dont la moitié pour chaque sexe. On avait commencé une autre grande salle, également destinée aux femmes, qui donnait déjà le moyen de placer une vingtaine de lits. Son achèvement, qui coûterait plus de 70.000 francs, donnerait le moyen de placer encore 160 lits. Enfin, on avait établi une salle d'opérations, avec un amphithéâtre pour les élèves. Et jusqu'alors on avait toujours opéré les malades dans leur lit, ce qui impliquait pour les voisins le spectacle de ces opérations, et la foule des étudiants se pressant autour du professeur. Cet amphithéâtre pouvait contenir 200 élèves; il était disposé de telle manière qu'à l'aide d'un lit fait exprès, on pouvait transporter les blessés de plain-pied; les élèves y accédaient par un escalier spécial. Enfin, on avait achevé la construction de l'aqueduc qui devait servir à l'évacuation des latrines, et être d'un grand secours pour la propreté. Il permit également l'écoulement des eaux des combles et des bains, car il allait rejoindre l'égout Saint-Benoît. Tel est le programme qu'avait rempli Clavareau.

Ainsi la chapelle de la « ci-devant Eglise de la Charité » qui avait servi au culte rendu à Dieu, n'avait pu être « mieux employée qu'au secours de l'humanité souffrante ». Mais la porte ornée de Robert de Cotte, architecte du roi, homme de « sage et bon gout », conçue dans la ligne de 1732, on peut toujours la reconnaître dans l'entrée du Temple de la Médecine, modelée sur les anciens. Cette construction avait été réalisée par Clavareau, après une lecture de la description du Temple d'Esculape à Epidaure, suivant Pausanias. La chapelle de la Charité est devenue le temple du Dieu de la Médecine, portant ses attributs et ceux de sa fille Hygie, déesse de la Santé.

Car l'architecte avait voulu parler à l'imagination des élèves, contribuer à leur formation morale. Le promenoir les invitait à la méditation avec les sentences des maîtres, en stimulant leur zèle.

Ci-contre : INFIRMERIE DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ DE PARIS (XVII[e] SIÈCLE).

Ici brilla la lumière avec le flambeau de l'expérience... Ici, dans la vieille maison rajeunie, régna Corvisart-Desmarets.

Merveilleuse destinée que la sienne. Il appartenait, par son âge et par sa famille, à l'ancien régime, étant né le 15 février 1755 d'un procureur au Parlement de Paris. Après un stage à l'Hôtel-Dieu, il était reçu docteur régent en 1782, habitant du quartier où il soignait les pauvres de la paroisse Saint-Sulpice. En 1788, il remplaçait Desbois de Rochefort, son maître et son ami, qui jeta les fondements d'une clinique médicale à la Charité. L'époque des troubles politiques s'ouvrait. Le clinicien continua d'enseigner l'observation et l'auscultation. Car là était son savoir : avant lui, on avait surtout regardé, Corvisart écouta. Il écoutait le cœur battre et le poumon se remplir. Mais il entendit peu les bruits surprenants du monde de son temps, d'ailleurs distant et sauvage. Il préférait, pour sa récréation, lire chaque jour Virgile, Voltaire ou Molière, ayant retenu l'enseignement de son oncle, le curé. Attaché maintenant à la personne de Bonaparte, qui le jugeait honnête et habile homme, mais un peu brusque, il se retrouvera écoutant battre le cœur fatigué d'un Empereur.

Dans le petit amphithéâtre de l'hospice clinique, que d'élèves ont passé, tandis que M. le Baron Corvisart décrit les maladies, et tous leurs développements, communique le journal qu'il tient des cas graves et extraordinaires qu'il a pu observer. Il meurt en 1821, ayant légué sa bibliothèque à la Faculté de Médecine, et fondé un prix en faveur de la « Société d'instruction médicale ».

Corvisart avait, à la Charité, passé le flambeau à Laënnec : Piorry y fonda la plessimétrie, Chomel étudia les dyspepsies, Bouillaud les maladies du cœur. Et surtout le docteur Potain y enseigna. Sa bonté est demeurée légendaire, non seulement dans les annales de l'hôpital, mais encore dans tout le quartier. Elle revit dans la mémoire des vieux étudiants, tel Léon Daudet, qui a dit de lui : « un saint doublé d'un sage ». Ici encore, en 1885, Pasteur fit sa communication célèbre, et inocula le virus anti-rabique.

La prospérité croissante de l'Etablissement, au milieu du XIXe siècle, fit qu'il s'étendit jusqu'à la rue Jacob (30).

En 1849, l'Académie de Médecine occupa le rez-de-chaussée de l'Ecole clinique (31). En 1861, à la suite d'expropriations, une série de constructions neuves furent édifiées en façade sur la rue des Saints-Pères. Les boutiques en location ont formé longtemps un revenu pour l'Hôpital, et sont toujours l'agrément de cette rue, à qui elles donnent l'aspect d'une galerie de Musée.

En 1882, une Maternité fut créée à la Charité avec 18 lits et 18 berceaux, portée à 50 en 1891. En 1892, Pierre Burdin y créa la première consultation de

nourrissons. En 1900, dans son meilleur développement, l'Hôpital de la Charité a compté 680 lits réglementaires, et le prix de la journée y demeura très bas (32).

Le développement de l'hôpital a donné, du XVIIe siècle à nos jours, un aspect assez spécial au quartier. Il a toujours été habité par de nombreux médecins, souvent des célébrités : rue Jacob demeurèrent Tolet, fondateur de la lithotomie, et Mareschal, le médecin qui soigna Racine et Louis XIV. D'humbles boutiques de pharmaciens ont été des asiles de science, et dans l'une d'elles, Pelletier travailla avec Caventou.

Un aspect caractéristique, qui a disparu, fut longtemps celui de la rue Jacob. Il lui était donné par le mouvement des porteurs de civières qui, dans mon enfance transportaient à bras les malades à l'hôpital. L'après-midi, stationnaient les corbillards dont les chevaux piétinaient, tandis que les conducteurs se glissaient chez les marchands de vin.

Et parfois, sur le registre de l'hôpital, on inscrivait le décès d'un poète, comme celui d'Hégésippe Moreau, survenu à la Charité le 19 décembre 1838. Vingt-huit ans, correcteur d'imprimerie à Provins, et chez Didot à Paris, poète satirique, mal vu du gouvernement, le chantre de la Voulzie, a fini, en enfant de Paris, à l'hôpital. Il me souvient de ce que l'on appela les troubles du quartier latin en 1893, qui firent un mort et quelques blessés, agitèrent toute la ville; et des blessés de la bombe éclatée chez Foyot, qui toucha un bon poète, de sentiment libertaire Laurent Tailhade, en 1894; de l'inondation de 1910 qui fit de la rue Jacob un canal de Venise, compliquant pendant quelques jours les services du grand hôpital.

*
* *

Les souvenirs de Paris sont ainsi disparates, donnent à la ville son charme et son atmosphère spéciale. Sans doute convenait-il de recueillir ceux qui concernent une maison où va se transmettre, dans des conditions fort améliorées, non plus le soin des malades, mais l'enseignement médical.

Les traditions du bien sont ici, le plus souvent accompagnées des leçons du beau. On lira dans la *Description* de Germain Brice (t. IV, 1752) ce qu'il a dit de la chapelle de la Charité, signalant le tableau de Louis Testelin, peintre de l'Académie, qui avait représenté Saint Louis pansant un malade, des portraits, le crucifix de Gabriel Benoît qui se voyait au chœur, le tableau de Jouvenet représentant Saint Jean de Dieu enlevé par les anges, la Charité que peignit Lebrun en sa jeunesse, et enfin la statue de Claude Bernard, le pauvre prêtre, par Antoine Benoît, le modelliste.

D'un plus grand prix pour nous demeurent le Graduel et l'Antiphonaire, peints en 1700 par un prêtre de Saint Jean de Dieu, F. Paulin Montacier, dont

la lettre est aussi belle que celle de Jarry, et dont les enluminures présentent toujours l'éclat, transposé dans le style classique, des miniaturistes de jadis. Et l'on trouvait encore à la Charité quelques bons portraits de donateurs, comme celui de Mme Angélique Faure, veuve de Claude de Bouillon, fondatrice de la Charité des convalescents, où l'on a vu un peu audacieusement la main de Philippe de Champagne, et celui présumé de Mme Lambert de Thibouville, bienfaitrice, veuve d'un capitaine de vaisseau, qui est une œuvre d'un grand charme.

Ces bienfaiteurs, combien il serait intéressant de les évoquer ici, comme nous les font connaître les registres des insinuations du Châtelet. On est surpris de retrouver parmi eux beaucoup de voisins, d'amis de l'hôpital, plus nombreux que l'on pense chez les bourgeois, les marchands, parfois les humbles, et surtout dans cette élite du pays, suivant le cœur et l'intelligence, qu'a été la bourgeoisie de robe : avocats, notaires, prêtres, gens du Châtelet, maîtres des Requêtes, du Conseil d'Etat, membres du Parlement, sans oublier les pieuses veuves de Paris.

Tout cela nous est rappelé par les effigies qui furent longtemps dans le Cabinet du Directeur de la Charité. Nous les retrouvons aujourd'hui à l'Exposition rétrospective de l'Hôpital de la Charité (1602-1935) qui vient de s'ouvrir au Musée de l'Administration générale de l'Assistance publique à Paris (1937).

On y retrouvera aussi la salle de garde (33), qui évoque tant d'heures joyeuses de la jeunesse, et cette communication entre l'art et la science, qui fait que l'hôpital devint un musée.

Cette salle est mieux qu'une série iconographique, l'image d'un temps, celui d'Hamon, de Gustave Doré, d'Harpignies, de Français, de Stéphane Baron, le peintre spirituel des amours malades et guéris.

Mais grâce à l'intervention de M. le doyen Roussy, grâce aux démarches nombreuses de la Commission du Vieux Paris, il a été décidé que les bâtiments de l'ancienne chapelle seraient sauvés. Ainsi nous retrouverons la salle à colonnes, l'amphithéâtre, tout ce qui, à travers la Révolution, représente quelque chose de l'ancienne France, et simplement de la France. Et déjà la salle de garde est désormais sauvée, et fort bien présentée au Musée de l'Assistance.

Mais la vieille maison de la Charité et ses pierres doivent leur enseignement à ceux que les constructions de béton abriteront : la légende de Saint Jean de Dieu, celles de Frère Bernard, de Corvisart et de Potain, le récit de tant de vies vraiment édifiantes. Tout cela représente notre pays, dans sa tradition et dans sa liberté, dans la foi et dans sa science, dans son amour du prochain et dans son goût pour le travail. Telles sont les fleurs éclatantes, que je veux admirer, comme sur la page du Graduel des Frères de Saint Jean de Dieu. Car cela représente l'esprit, qui est seul digne de survivre : *Magnificat anima mea.*


IN VIGILIA NATIVITATIS DNI.
Patre. tamquam ſponſum
de thălamo ſuo. Canticum.
MAgníficat ánima. 8.
16.

N O T E S

1 Ce mot est l'équivalent de la *Santé*, conservée dans la langue des marins.

2 Fernand GILLET, l'*Hôpital de la Charité*, p. 15-19. L'enregistrement au Parlement porte la date de 1609.

3 Elle dura juste dix ans. Marguerite mourut le 27 mars 1615, et le lotissement de 1615 à 1622 fut l'origine du VI[e] arrondissement et de nos quais, jusqu'au-delà de la rue de Bellechasse.

4 Par voie d'échange, autour de l'Hôtel de Sansac, voir Berty, *Topographie ;* M. Dumoulin, *Etudes de topographie parisienne,* 1929.

5 J'ai utilisé surtout la vie traduite en français par Fr. du Harle publiée à Tournai en 1620, plutôt que la vie de Saint-Jean de Dieu par Gérard de Villethierry, publiée à Paris en 1691, où se trouvent des documents nouveaux, mais beaucoup de fadeurs.

6 Archives Nationales, L. 766 (2 octobre 1602).

7 *Ibidem,* 6 mai 1613.

8 Il est intéressant de suivre, dans les premiers documents, la désignation de la Charité : « Hospital Saint Jehan Baptiste dict de la Charité, de l'Ordre du benoist Saint-Jean de Dieu » (1613); « l'Hopital de Saint Germain des Prés les Paris » (janvier-juillet 1613) est la formule la plus usitée dans les actes du Châtelet, avec « l'Hopital Saint Jean Baptiste dit la Charité fondé par la reine régente, situé aux Faubourgs Saint Germain des Prés » (20 juin 1613); « l'Hopital des pauvres de Saint Jean Baptiste, dit la Charité » (18 juin 1614); « L'Hopital du bienheureux Monsieur Saint Jean de Dieu; les « Frères de la Charité » (*ibid*); les « Frères et religieux de la Charité » (*ibid*); les « Frères de la Charité de l'Ordre du bienheureux Jehan de Dieu » (1615); « Hopital de la Charité chrétienne fondé à Saint Germain des Prés lez Paris » (12 avril 1616); « Couvent des frères de la Charité, installé aux faubourgs Saint Germain des Prés lez Paris, dit l'Hopital de Saint Jean Baptiste » (5 décembre 1616); « l'Hopital Saint Jean dit la Charité » (14 janvier 1617); « la maison des Frères de la Charité » (1617) « Hopital de l'Enfant Jésus de Dieu établi aux faubourgs Saint Germain des Prés, autrement dit le couvent de Saint Jean Baptiste de l'Ordre de la Charité » (4 juillet 1623); l'Hopital « de la Charité fondé par la reine » (1624); « l'Hopital de Saint Germain des Prés » (1626); « la Charité du bienheureux Jean de Dieu » (1627); « l'Hopital de la Charité » (*ibid*); « Couvent et hopital de Saint Jean Baptiste de la Charité » (1630); « l'Hopital dit de la Charité » (1630).

9 De la Sarte, dit le document en français (Archives Nationales, L. 766) qui nomme à côté de lui frère Gaspard Méharé, Claude Barron, Jacques Maulevin, René Bérault et Antoine Mézuger, tous religieux de l'ordre. On ne peut imaginer les difficultés qu'ils rencontrèrent, comme étrangers sans doute, dans leur établissement. Le curé et les paroissiens de Saint-Sulpice firent toutes sortes de réserves à l'occupation de la chapelle, proche du cimetière, qui était l'ancienne chapelle de Saint Sulpice, chapelle de Saint Père en ruines. Saint Germain des Prés, d'un autre côté, protesta toujours, et contre l'occupation du terrain, et contre les vues que les bâtiments élevés de la Charité prenaient sur l'Abbaye. Une discussion interminable s'établit sur la juridiction spirituelle, c'est-à-dire l'autorisation de distribuer les sacrements qui requit une licence de l'Abbaye.

10 Un factum imprimé d'une rare violence, vers 1627 (Archives Nationales, L. 766) parle de la tourbe de ces italiens, prévaricateurs, traîtres, « proditeurs de la patrie, et ennemis de l'hopital », dénonce leurs vols, leurs mœurs, leur ivrognerie. On les soupçonnait de faire passer trop d'argent à Rome, de « tenir boutique ouverte audit Hospital etc... » d'être « des espions travestis en moines », etc... Telles sont du moins les gentillesses d'un avocat gallican.

11 En 1651, Innocent X accorda des indulgences. Des reliques, le bras de Jean de Dieu, furent portées solennellement dans la chapelle, en 1660, un présent du roi d'Espagne (Archives Nationales, L. 766) et un don de Marie-Thérèse, la pieuse Espagnole, épouse délaissée de Louis XIV.

12 En face de la rue Perronnet; une autre issue fut rue Taranne (aujourd'hui boulevard Saint-Germain).

13 Sur l'emplacement de la vieille chapelle de Saint Père, alors crevassée, remplie d'immondices, menaçant ruines, abandonnée par Saint Sulpice en 1611, abattue en 1613. La reine Marie de Médicis posa la première pierre de cette nouvelle chapelle en 1613.

14 On voit que le 6 août 1650 Maître Gervaise, successeur aux emplois du défunt Père Bernard à la Charité, demandait à Saint Germain des Prés la permission de dire une messe dans une des chambres

de la maison « qui est destinée pour les convalescents, rue du Bac ». C'était la maison avec jardin, acquise par défunt M[e] Jean-Pierre Camus, ancien évêque de Dellay, de Anne Barbier, veuve de Charles Barthe. Le contrat de fondation (30 mars 1652) ne porte que le nom de M[e] André Pierre Gervaise, prêtre, naguère chanoine de Notre-Dame de Reims, et « successeur du deffunct R. P. Bernard aux exercices de la Charité » (Archives Nationales, L. 766). Le règlement, qui suit, comportait beaucoup d'exercices de piété. Chaque convalescent avait sa chambre et son lit. Le séjour était fixé primitivement à quinze jours. Deux prêtres et un serviteur étaient attachés à l'établissement. La fondation fut de 69.000 livres (Voir aussi Archives Nationales, H. 1964).

Ajoutons qu'une donation de 5000 livres fut faite par Germain Pierre Rolland, président aux Requêtes du Parlement, pour émettre, le premier de chaque mois, 104 livres en faveur des malades convalescents sortant de l'hôpital », et en *préférant les ouvriers qui n'ayant pas encore assez de forces pour travailler de leur métier auront besoin de quelques secours pour vivre* » (30 juillet 1723). Cette maison est en outre connue par une notice de 1790 du Père Stanislas Cordier publiée par F. Gillet, *op. cit.*, p. 50-51, qui dit que la maison doit sa fondation à la piété de Dame Angélique le Faure, veuve de Claude de Bullion, surintendant des finances, sous le nom de M[e] Gervais (*sic*). Mazarin, M. de Saché avaient fondé d'autres lits, en sorte qu'elle abritait alors vingt-quatre convalescents par roulement : « Il est sensible qu'un établissement semblable est de la plus grande importance pour les malheureux malades qui ont le temps de chercher à se procurer des places, aux ouvriers des boutiques la facilité d'en trouver, enfin à ceux des campagnes, la force de retourner en leurs pays en cherchant des voitures... »

15 Le traité était vendu chez le médecin demeurant rue Jacob.

16 Voir de Broqua, *Claude Bernard dit le pauvre prêtre* (1588-1641). Paris, 1913.

17 *Tableau de Paris*, tome III (1783), p. 216.

18 *Vie d'Antoine Watteau*, éd. Pierre Champion.

19 Nous n'avons rencontré qu'une pièce, anonyme et sans date : « Besoins spirituels et temporels qu'on a remarquez à l'hospital de la Charité », qui paraît dater du milieu du XVII[e] siècle, accusant les Frères de négligence dans le service de la confession et des derniers sacrements, mettant en cause la maladresse et la dureté des garçons chirurgiens, les mauvais pansements accordés aux taillés, le manque de nourriture pour les convalescents, dénonçant enfin la faveur accordée aux gens de maison sur la recommandation de leurs maîtres (Archives Nationales, L. 766).

20 Archives Nationales, L. 766.

21 On a beaucoup volé jadis, et depuis le moyen âge à Paris, la vaisselle d'étain. Voir le *Registre criminel du Châtelet* (1861).

22 D'après un imprimé se trouvant à la Bibliothèque Nationale dans le ms. fr. 18607.

23 On remarquera ce mot, à cette date. Il veut dire les habitants de Paris.

24 L'auteur ajoute que l'on comptait dans le royaume trente-deux hôpitaux de cet ordre, et cinq dans les colonies. Plusieurs étaient chargés des troupes du roi. Là où il n'y avait ni chirurgien ni médecin, les Frères allaient soulager les malades à deux lieues à la ronde et leur donnaient gratuitement des drogues.

25 Tenon semble reproduire ici l'opinion de Hunezovsky, dans son mémoire en allemand paru à Vienne en 1783.

26 T. Gillet, *op. cit.*, p. 46.

27 Il y a lieu de remarquer que le malade à l'aide d'un chariot, « lit fait exprès », pouvait être amené jusqu'à cette table.

28 L'inauguration par François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur eut lieu le 20 mai 1799.

29 En 1812 le soin des malades fut confié aux religieuses Augustines qui furent remplacées par les sœurs de Saint Vincent de Paul jusqu'en 1837 où elles cédèrent de nouveau la place aux Augustines qui demeurèrent jusqu'au 23 janvier 1888, époque où apparut le personnel laïc.

30 Ce projet, très ancien, remontait à la fin du XVIII[e] siècle. Il fut exécuté entre 1841 et 1845. La sculpture allégorique du fronton était l'œuvre de Delafontaine.

31 Jusqu'en 1902. Depuis 1831, les membres de la conférence Molé s'y réunissaient le vendredi.

32 En 1779, 16 sous, 6 deniers, en 1900 2.90. Ces dernières années à 30 francs et plus.

33 En dernier lieu, le vestiaire des médecins, dans les bâtiments de l'ancien hôpital séparant la première de la deuxième cour. Voir Dr. Cabanès, *Les salles de garde, et le Catalogue de l'Exposition rétrospective.*

A C H E V É

D'IMPRIMER POUR LES
L A B O R A T O I R E S

CIBA

A LYON

LE QUINZE SEPTEMBRE MIL NEUF
CENT TRENTE SEPT SUR LES PRESSES
DE L. ET B. DE PLAS ET Y. ALEXANDRE
É D I T E U R S P U B L I C I T A I R E S
164, RUE DU FAUB. ST-HONORÉ A PARIS

PHOTOS MUSÉES CARNAVALET ET GRÉGOIRE



